

Il faut croire que le surcroît d'informations l'aura rendu nerveux. Il s'est mis à trembler : un signal à sa droite et un autre à sa gauche l'invoquaient. Il clignota : il changea d'humeur et perdit une à une ses humeurs.

Par la suite, quand on l'interrogea à ce sujet, au commissariat et à l'hôpital, il se tut mais offrit d'étranges cartons à ses interlocuteurs, des cartons sur lesquels il avait inscrit de minuscules abstractions. Il serait aisé de donner la mesure de ces abstractions : les cartons eux-mêmes étaient d'un format plutôt réduit, ils ne devaient pas faire plus d'une dizaine de centimètres de chaque côté... Quant aux dessins, ils ne s'étendaient pas : ils restaient recroquevillés au centre ou dans un coin de la feuille, le plus sombre généralement. Mais rien, dans son esprit, n'était plus sombre que le centre.

J'ai vécu hier une des journées les plus anecdotiques et mémorables tristement de mon existence. Donc je ne parle pas d'une journée mineure mais d'une journée fourmillante d'événements sans rapports les uns avec les autres. Non, c'est faux; Le rapport, le fil conducteur existe mais l'important réside ailleurs. J'aimerais donc faire la narration de cette étrange journée.

Elle commença avec un ou plusieurs rêves.

Le premier m'éveilla vers 4 heures du matin mais je n'en garde aucun souvenir, même imprécis. Incapable de me rendormir, je pris un café et lus, alternativement, des extraits des *Fragments* d'un discours amoureux de Roland Barthes, d'un ouvrage intitulé *Schizophrénie et art* et d'une étude de Noam Chomsky. Puis, fermant les yeux pour écouter la 1<sup>ère</sup> (ou était-ce la 2<sup>e</sup>) suite pour violoncelle seul de Jean-Sébastien Bach, je me pris de nouveau à rêver. Mais, alors qu'un récit onirique s'ébauchait, il me sembla garder, pour un temps, pleine conscience de ce que je rêvais. C'est-à-dire qu'au moment même où le rêve s'affirmait, je pouvais le reconnaître - par sa structure, par sa fantaisie, par son caractère imagé ; ce qui ne dura pas puisque, peu après, je sombrais effectivement au sein d'un rêve épique.

Je ne me souviens malheureusement que de quelques fragments de ce songe; Et si je sais que bien des choses se sont passées auparavant, la première scène que je puisse décrire se situait, de jour, à un croisement (sinon à un rond-point) situé assez près de chez moi, de l'autre côté de la nationale. Je rentrais chez moi. En arrivant sur la nationale, m'arrêtant pour attendre que le feu passât au rouge, je vis que mes vêtements, sur mon flanc droit, étaient tout à fait déchirés, tant mon pantalon que ma veste et ma chemise.

La deuxième scène dont j'ai un souvenir est très brève, assez floue aussi. J'y étais chez un haut fonctionnaire régional, un préfet ou un député. Mais il me semble que ce député ou ce préfet n'avait pas de simples fonctions administratives. Il avait un rôle d'intermédiaire entre les hommes - en l'occurrence, moi - et une puissance extra- ou supraterrrestre.

Enfin, au cours de ce troisième fragment, je me trouvais en compagnie de plusieurs personnes dans une salle sombre, simplement éclairée par la lumière émanant de plusieurs téléviseurs sur lesquels nous essayions, à l'aide d'une machinerie sophistiquée, de capter une émission qui n'était pas un programme de la télévision mais que j'imputerais plutôt à cette force extra- ou supraterrrestre. J'étais nerveux. Nous captions bien l'émission mais, à tel moment, il fallut que je me lève et que je jette au sol tout l'appareillage accumulé pour sa réception, à l'exception de deux postes de télévision. L'un situé face à moi, devant la porte ; l'autre suspendu en haut d'un mur, de sorte que personne ne regardait celui-ci.

Sous les protestations de mes compagnons, je brisais tout l'appareillage et me concentrais sur le poste de télévision qui me faisait face. L'image, tout d'abord brouillée par la déconnexion de l'appareil, redevint nette rapidement. On me railla parce que tout cela, me disait-on, revenait au même mais, pour ma part, je me sentis plus tranquille et même satisfait.

Je pus me rasseoir.

Ce rêve me laissa stupéfait. En m'éveillant, je n'eus pas même la force de le noter. Je m'habillai, sortis et partis en direction de la gare. Tout le long de l'avenue Victor-Hugo, des peintres exposaient leurs oeuvres. J'avais discuté, la veille, avec l'un d'eux. Ce qu'il faisait était plutôt particulier. Des paysages aux couleurs froides et aux teintes chaleureuses représentaient, je crois, la

Gascogne. A côté des tableau, une guitare aussi était peinte. Ce qui me frappait, pourtant, sur les tableaux, c'était l'absence d'art avec laquelle étaient peints personnages, animaux et bâtiments.

« Ah oui ! me répondit-il quand je lui en fis la remarque, toujours ! »

Il m'expliqua que les gens d'ici ne pouvaient pas comprendre parce qu'ils n'étaient pas de la Gascogne. Selon lui, les gens d'ici étaient stupéfaits par les ciels trop bleus ou oranges de cette peinture. Ils n'y croyaient pas. Mais, m'assura-t-il, il y en a de plus extraordinaires encore ! Des ciels mauves, etc.

Ce qui m'étonna le plus, chez ce petit homme maigre et moustachu, pour ainsi dire rural, c'est qu'il parlait de lui à la troisième personne du singulier, mais à l'impersonnel aussi, c'est-à-dire au « on » : « On a exposé ici, me disait-il, on a vendu tels tableaux là... »

Ce matin-ci, j'allais donc à la gare quand je le revis. Je le saluais et me risquais à lui demander s'il avait beaucoup vendu. Il m'expliqua que non, que les gens d'ici ne pouvaient pas comprendre quand ils voyaient des ciels rouges, alors que c'était tout à fait possible, etc. Je le quittais sur ces bons mots pour me rendre sur le quai de la gare et prendre le train.

Je marchais, je n'avais aucune intention de m'arrêter. Je ne savais pas si je devais partir ou simplement si j'entendais me balader. Mon chemin me conduisit à Anthony, puis à Fresnes. A Fresnes, je désespérais d'atteindre un site calme, agréable. Je me décidais à prendre le premier train venu.

Mais brusquement, je m'aperçus que j'étais parvenu à la sortie de cette ville : un panneau indiquait - ce qui me sembla burlesque - que nous étions en province. Et, effectivement, devant moi, l'autoroute déchirait un champ (qui n'était encore qu'un dépotoir).



Je profite de mon humeur matinale pour parler un peu de musique.

La musique est notre seule amie. Elle vous donne des conseils avisés. Elle est la seule qui puisse donner des conseils avisés ici.

Quand la musique s'est éteinte, la lumière s'est tue.

Enfant, j'aimais la musique. Elle s'apparentait à la magie.

Etudiant, je m'étais enfoui la tête dans des langues pseudo-étrangères. Cela est fini. Alors, cela était déjà fini - et n'avais jamais commencé, finalement. Je passais chaque jour, en secret, plusieurs heures à étudier la musique.

La musique est votre seule amie : écoutez-la et taisez-vous.

Et je chantais et je dansais secrètement au fond des salles de classe qui ne m'ont, ainsi, jamais connu.

Puis, j'ai pris peur. Jamais mon monument ne s'élèverait assez splendide, jamais il ne célébrerait correctement la musique.

Je me tus.

N'avais-je donc pas tort ? Je me suis tu.

Et j'ai parlé et j'ai écrit.

Longtemps, pourtant, je n'ai plus joué de musique.  
J'étais muet et humilié.  
Mais elle m'appelle - je me sacrifierai pour elle : oui, je vivrai  
longtemps !  
Afin de composer, un jour, un petit quatuor à cordes.

Je parle aussi de Jean-Sébastien Bach : j'ai déjà beaucoup dit à  
son sujet, qu'il n'y avait rien à dire à son sujet.  
Il fut un temps où je n'entendais rien à Bach. Trop de cadences !  
m'irritais-je.  
Ainsi, je me trompais moi-même.  
Et l'univers tout entier m'en voulait.  
Il saignait fort, le bougre ! Il me plaignait.  
Mais depuis, Jean-Sébastien Bach m'a tout appris.  
Le soleil brille, les enfants pleurent sut Terre, on découvrira très  
bientôt de nouveaux continents.  
Nous nous assiérons. Nous parlerons. Nous serons calmes et  
affectueux. De vrais époux.

Car Jean-Sébastien Bach est la seule version possible du Christ.

Et je composerai mon petit quatuor à cordes. Il sera composé  
d'accords qui se décomposeront et multiplieront.  
Ces accords seront issus d'un fragment mélodique qui apparaîtra  
en filigrane à travers toute la composition.  
J'en ai déjà les éléments.

Il me reste à les ordonner.

Mais aussi à les décomposer, à les multiplier.

Mon petit quatuor s'étendra à l'infini. Jamais les spectateurs ne quitteront la salle. Il n'y aura plus de salle.

Il n'y aura plus de tonalité. La tonalité n'a plus son cours. Pierre Boulez et Steve Reich et Anton Webern et Jean-Sébastien Bach, surtout, l'ont très bien montré.

Mais Jean-Sébastien Bach est un farceur.

Sa blague - nous faire croire qu'il composait dans certaines tonalités données ! - a duré plusieurs siècles.

Sans doute, nous saurons très bientôt qu'il ne composait qu'avec un seul accord : l'accord de Dieu.

Cet accord-là est infini. Mon quatuor sera humble. Ce sera un trio peut-être. Il tiendra dans la main. Je l'espère infini. Il irriguera les lignes de la main.

[suite d'accords]

Tels sont, grosso modo, tes intervalles fondateurs.

A présent, ruisselle vers ta source.

Ta route est tracée : à toi de me la faire rencontrer.

Nous qui vivons sur Terre pour un temps inhabituellement long, quoiqu'il ne dépasse guère l'âge moyen de la mortalité, inhérente, presque à chaque pays en raison du climat, des coutumes et d'autres "mouvantes limites", nous avons l'habitude d'arriver parfois très en avance et d'autres fois très en retard, ou même de ne pas nous rendre aux rencontres organisées. Toute organisation s'est montrée hostile à notre mode de vie. Il arrive que nous nous sentions traqués, nous avons en nous une expérience particulière de l'acide lysergique (l'acide lysergique en fait pour nous n'existe pas).

Ainsi, après ma promenade presque quotidienne dans les rues de la Ville, j'ai cru rencontrer des gens (ou des agents) que je connaissais et auxquels je pensais, ce qui n'a, en un certain sens, rien à voir avec la faculté de penser puisque j'étais, à ce moment, à quelques mètres de leur domicile. Et cependant il m'est arrivé de passer chaque jour devant la maison de quelqu'un que je connaissais sans jamais le rencontrer. Tout est inscrit dans le quartier de terre où je suis installé : il est à croire que l'extérieur provoque une attraction inexorable sur le voisinage. Moi-même...

Ces gens, je les connaissais. L'un arrivait, il était en voiture, il la garait. Il a ouvert la porte : nous avons parlé. L'autre est sorti de chez lui. Tous, nous avons parlé - et nous avons le même statut, nous pouvions fomenter un complot contre l'Etat. Nous avons été acheter des nuines au marché clandestin. Nous avons doucement ri et chanté au passage de la police. Finalement, aucune solidarité n'existait entre nous.

Le monde s'écroule. Je suis installé au sommet de ma chambre, à la pointe faillissante du jour, je ris.

Diverses idées me sont venues depuis que je suis ici. Il pleut. La pluie occupe les pensées et l'esprit secrètement compte. Il compte fort, ce soir, le bougre !

Je suis reparti après leur avoir raconté l'histoire de M. Hott. J'ai eu l'occasion de demander à M. Hart s'il voulait de la lecture. M. Hart n'a pas répondu et c'est la raison pour laquelle je leur ai raconté l'histoire de M. Hott.

M. Hott est né en 1920. Sa passion, depuis un âge reculé, est celle du Christ. Mais en 1938, il est appelé au service du Führer et la guerre le porte, après sept années de souffrances terribles, vers un enfer plus effrayant encore puisqu'il va en prison.

C'est là que M. Hott devient fou, paraît-il. Il répond de façon absurde ou monotone aux questions qu'on lui pose, ne parle plus que des Saintes écritures dont il énonce les commandements et autres recommandations en un désordre qui fait penser à un flottement de mobilier dans l'espace de la chambre, brusquement total et vide.

Une expérience de l'hôpital psychiatrique lui est finalement offerte.

Très docile, peu bavard, le "patient" va être utile en un sens à tout le service puisqu'il peut porter des objets variés aux personnes auxquelles ils sont destinés, accomplir des tâches faciles mais il n'entre pas dans les schémas de réinsertion qui lui sont proposés.

Il est à ce terme qu'il vient à la connaissance du capitaine Métrac ("Attention, capitaine !") qui, peu à peu, élabore une certaine technique d'émancipation par l'art, en l'art. Des heures et des heures, presque chaque jour, il fait dessiner M. Hott. Devant l'apparente perte par M. Hott des facultés d'imitation des modes de représentation conventionnels, le capitaine Métrac demanda, en premier, des dessins d'hommes et de femmes.

Les dessins se ressemblent. Les variantes sont peu décelables, paraissent même insignifiantes. Le capitaine Métrac va utiliser une méthode progressive afin de permettre à M. Hott de reconquérir l'espace perdu au cours de sa restructuration psychique, la diversité des lignes, des mouvements, des signes, des formes, etc.

Le résultat est vrai et étonnant. L'ouvrage précise que l'état du malade n'a guère évolué au cours des deux ans qui se sont écoulés.

Et sur ces mots, je suis parti.

## Le prêtre et la musique

Comment le prêtre peut-il se débrouiller avec la musique ?

Je songe à l'orgue mais pas seulement à lui, pas simplement aux instruments, en fait.

Je pense à la musique. La musique toute entière.

---

Ce matin, la terre toute entière est ivre.

---

Une ligne. Voici exactement ce qu'il fallait écrire.  
Supplément interdit.

---

Quelque chose dont on ne doit rien connaître,  
Apparenté au temps,  
Au cercueil,  
Au circuit.

Dans le recueillement,  
isolé et enfoui.

---

« Entendez le spectacle ordinaire  
Soyez sûr d'être écrit  
Dans les lignes du plasma et  
Les algues. »

Puis le cercle se concentre sur lui-même.  
Il se dirige vers moi.

« Le mois d'octobre était passé. Les doutes se perdaient, s'amenuisaient à mesure que le froid gagnait. Des tempêtes de sable furent alors signalées tout autour de la ville, de sorte que la ville fut isolée trois jours et trois nuits, surtout, isolée du reste du monde. Les rues s'amincissaient, de moins en moins de monde pour oser sortir le soir. Parfois des pluie de sable tombaient sur la ville, surtout le soir, à cause d'un vent torve... »

Peste d'été  
Reflète le jet délesté des flèches  
de mes rêves  
En cendres  
Crée, de décret en décret  
L'espèce  
J'en entends les pertes  
Elève le temple de ses errements  
Perverses messes ! Tes prêtres ne se dressent, ne prêchent en  
présence des spectres  
nés en l'effervescence des tremblements de terre  
L'Être même entre : le terme de cette scène :  
On le sent, secrète des tertres, les textes de cette secte  
Et enferme les membres endêvés en des cercles percés.

Un homme marche dans la rue. Un autre court vers lui et lui demande précipitamment :

« Monsieur, monsieur, que pensez-vous de la littérature ? »

L'autre le regarde et paraît courroucé, il fulmine même à l'endroit de son interlocuteur, sans mot dire, et puis déclare enfin :

« La littérature, c'est de la merde. »

C'était une anecdote.  
Une anecdote drôle, qui fait vibrer l'esprit,  
Qui nous rend tous hilares.  
Peu à peu, nous nous dissolvons  
En rires.

Des flèches.  
Des êtres.  
Le préfet.  
L'externe.

Au lendemain d'une rencontre avec le diable, improvisée sur un étang, je dévore la rocaille. La peine est infinie et trouble, la révolte presque douce -

Le chant	un souffle	l'audition
Vos lèvres	le rythme	mes yeux
La glotte	la modulation	la danse
Une mélodie	des notes	le silence

Esquisse d'un quatuor à cordes.  
Le mouvement de la mer.  
L'archet, les vagues.  
Une ligne interrompue  
Entremêlée à trois autres lignes brisées.  
Quatre lignes brisées  
Forment un tissu ensanglanté,  
Le tissu dont on fait les mers.  
La mer est orageuse et l'entité  
chimique.  
Un quatuor  
le représente.  
Le mouvement se distingue ici et là.  
La concordance des voix se tient,  
Courbée à quatre piliers mouvants.  
Le temps  
Au centre s'examine.

La voix  
succède au chaos.

Le temps ne régit rien.

L'espace est comblé par les murs  
qui lui donnent naissance.

Les murs sont eux-mêmes  
des points.

La guitare, le violon  
la contrebasse et le violoncelle,

La viole de gambe, l'alto  
le luth, le ventre du piano

se représentent.

Le chant  
les instruments

s'éloignent

La mélodie se lit en filigrane.

Arrêté, l'instrument produit un son qui se dédoublera.

L'ambition est ici restreinte.

Le complexe sonore.

Le rythme .

(Une certaine compassion :  
il y a bien aventure,  
on pourrait affirmer que quelque chose se passe.)

Nous voici de retour au temps et à la parole d'Edgar Poe.

Mais ici, rien d'étrange, rien même de vraiment déconcertant, sinon d'inexorable, ce qui déconcerte en effet.

La musique est une demeure, comparable en divers points à la coquille en spirale de l'escargot.

La coquille indique l'intérieur tant que le centre ; on ne sait si elle y plonge ou bien si elle en croît.

La musique, ainsi, protège presque de la pluie, tout à fait de la pluie, comme elle évanescence, de sorte que, par mouvement, elle entre en conflit fictive et symbolique avec le monde tout entier dont elle est l'issue.

De l'intérieur j'entends, j'observe et je note.  
Ainsi, la partition s'inscrit.

La demeure d'Anton Webern, par exemple, si solide, au murs si larges et puissants, relève le silence exactement ; de timides démons frappent aux portes, glissent.

Un lien étroit s'affirme, à les entendre ou non, à les inscrire, de Webern à Jean-Sébastien Bach... échappant à Arnold Schoenberg, à Olivier Messiaen, à Pierre Boulez : un lien tissé d'une certaine ferveur, gravée, une oblation de et dans l'oeuvre. Arnold Schoenberg et Pierre Boulez apparaîtraient trop musiciens, Olivier Messiaen trop éloquent.

Le rêve de trouver une vérité dans la musique m'est accessible. Une vérité manipulée, en vain presque, de ce côté-ci, dévastant et créant, en le silence.

Par la loi, faire et défaire, et surtout taire l'absence de prise, non affective alors, et détruire pour finalité la loi ; la recréer.

Une musique...

Je pense à Schoenberg, à une version orchestrale de *La nuit transfigurée*. J'étais à l'étage inférieur quand j'en entendis l'altière mélodie, le volume compact des cordes s'apesantissant sur une note avant de la hisser à la plainte jamais sèche de l'alto. Et au même moment, retentit l'orgue de barbarie de l'acteur du film qui passe, ce soir, à la télévision.

J'ai ri, tant les deux passages s'accusaient mutuellement, entraînant l'un vers le bas et vers le tréfonds même et l'autre pas vraiment vers le haut, non : plutôt au sein même des cordes de la pièce dominante de Schoenberg.

Puis, l'orgue de barbarie se tut ; l'alto seul se met à résonner, chante.

Une fenêtre, ai-je pensé, songeant sans jamais les connaître ou atteindre à leur trace, à toutes les images perdues entre l'un et l'autre de ces termes, à tous les fracas vers nulle part et rien, jamais aussi...

L'idée m'est venue d'ouvrir, à travers l'audition - pas la première - d'Arnold Schoenberg, la notion insuffisante de fenêtre.

M. Hott est un homme silencieux, c'est ce qui frappe de prime abord. Il est la nuit faite personne.

Le préfet se tient lui aussi comme un homme, dont il a tous les accents et les comportements. Mais il se trahit, sans qu'on le sache, bien sûr : par exemple, c'est une fracture au petit doigt, des immobilités passagères (qui seraient interprétées ici-bas comme des trances ou comme des crises d'épilepsie, ce qui causait de lourds débats dans le milieu médical à propos de "l'élargissement de la structure épileptique du monde") ou des difficultés de déplacement ou de maintien.

Ainsi le préfet, qui ne parvient à rester, du fait de l'électricité, assis, longe-t-il plutôt les murs et parfois s'adosse à une colonne, à un mur...

La nuque collée au mur. M. Hott, lui, a le front collé au mur... Il prie et parfois se retourne et, après quelque hésitation, assène que « la foi nous sauvera », ce qui semble le gêner.

Et le préfet préfère regarder ailleurs, à la fenêtre par exemple, pour ne pas voir ce qu'il a devant lui, pour ne pas avoir à juger, le frère et la soeur par exemple qui se regarderont toujours, sur sa vitre aussi bien, épris l'un de l'autre, cernés par un enclos irréalant, la mère morte, au centre, qui les empêcherait...

Leur jeu - les premiers pas vers la folie - leur donnerait à chacun un rôle, une mascarade, plus qu'un rêve, moins que tout...

Paroles -

Paroles que ne prononce pas M. Hott, par exemple. Je jouais du

violoncelle (non, ce devait être la basse, la basse électrique), mes doigts ont glissé. J'ai pu entendre sa prière dans mon dos, voici quelques dizaines de minutes. Et c'était une époque où mes doigts étaient excessivement agités, fumants. Ils frappaient bizarrement la corde à mes yeux et je me souviens bien de ce que je n'entendais absolument rien, alors. Il y a eu cette blessure, elle a frappé et disparu et il n'y eut plus rien que la prière de M. Hott. Et - voyons - que demandait-il ?

Un homme avait beaucoup de craintes.  
Des responsabilités nouvelles l'engendrèrent.

Lorsqu'il vit le préfet pour la première fois, il y avait bien longtemps qu'on l'avait tué.

Le prisme, contrairement à une guérison, s'élargit. M. Hott, en quelque sorte, s'éloigna.

Un homme et une femme. En lui, pas seulement en lui.  
Ne soyez pas simpliste, M. le préfet !

Je ne vous demande que de regarder - comme vous avez déjà eu l'occasion de le faire, et plus d'une fois ! A l'intérieur, certes, tout paraît calme, et encore ! Vous n'oseriez prendre de décision quant au mobilier, par exemple... A la fenêtre, par contraste, comme on diffuserait un film discontinu et - on ne sait pourquoi - « somehow exciting », la destruction du monde, fascinant, sur lequel il s'avère impossible de poser les yeux, le sang se glace, le coeur se précipite, etc., la ville, par surfaces mal déterminées, ses contours déchirants, dévorants, paraissent pris de convulsions, s'inclinent, se retournent, se dressent, comme sous l'impulsion de la prière.

A présent, direz-vous, je ne suis plus moi-même.

Cependant, ce n'est pas entièrement moi qui ai changé.

L'homme et la femme sont là, ils se tiennent tous deux, face à face devant la porte, et se regardent en prenant des airs, et regardent la mère et s'agenouillent, chuchotent.

Vos mains se greffent l'une sur l'autre.